**Hommes / femmes, réparer la relation**

Famille Chrétienne n° 2082, le 05/12/2017, par Pauline Quillon

**Le torchon brûle entre, d’un côté, les hommes prédateurs, et, de l’autre, les femmes qui traquent les prédateurs. Une posture qui empêche de réfléchir aux raisons profondes qui abîment les relations entre hommes et femmes.**

Repères

**Plan pour l’égalité entre hommes et femmes**
En présentant son plan le samedi 25 novembre, Emmanuel Macron a lié les violences sexuelles à un défaut d’égalité. Il a notamment annoncé, pour dès 2018, des modules d’enseignement dans toutes les écoles contre le sexisme et le harcèlement.

Depuis l’explosion de [l’affaire Weinstein](http://www.famillechretienne.fr/politique-societe/monde/voir-la-perversion-ou-elle-est-226684%22%20%5Co%20%22Voir%20la%20perversion%20o%C3%B9%20elle%20est%22%20%5Ct%20%22_blank), chaque jour amène sa polémique ou sa révélation sur [les violences sexuelles que les hommes font subir aux femmes](http://www.famillechretienne.fr/famille-education/sexualite/violences-sexuelles-l-ampleur-du-desordre-228700%22%20%5Co%20%22Violences%20sexuelles%2C%20l%E2%80%99ampleur%20du%20d%C3%A9sordre%22%20%5Ct%20%22_blank). Éberluée, notre société redécouvre un phénomène malheureusement aussi vieux que le monde. Nos chansons populaires ne racontent-elles pas ces mêmes histoires d’agression, harcèlement, viol même, dans un répertoire que l’on dit complaisamment *« paillard »* ? Comment ne pas se réjouir que la vérité se fasse jour enfin, aujourd’hui ?

La situation n’est pourtant pas satisfaisante. La parole se libère, en effet, mais pour quoi faire ? Là où [l’anthropologie chrétienne permet de comprendre la relation entre l’homme et la femme comme blessée mais qui peut être sauvée](http://www.famillechretienne.fr/foi-chretienne/theologie/a-l-oppose-du-harcelement-la-chastete-228687%22%20%5Co%20%22%C3%80%20l%E2%80%99oppos%C3%A9%20du%20harc%C3%A8lement%2C%20la%20chastet%C3%A9%22%20%5Ct%20%22_blank), les diverses affaires enferment hommes et femmes dans leur colère ou leur honte, et interdisent toute réflexion dépassionnée sur ce qui, dans le désir et la relation, amène à de tels abus.

**Le risque de confondre mal et mâle**

Dans cette nouvelle guerre des sexes, il y a les prédateurs d’un côté, et de l’autre les femmes qui traquent à leur tour leurs prédateurs d’hier. Au risque de l’injustice. De nombreuses voix ont souligné le caractère « *hystérique* » de ce climat de délation, dont Alain Finkielkraut, qui dénonce le hashtag #balancetonporc « *dont la vulgarité et la brutalité passent l’imagination* », signant « *la fin de la plus élémentaire présomption d’innocence*». De la juste dénonciation de certains à l’opprobre jetée sur tous, il n’y a qu’un pas. « *Difficile de ne pas se sentir personnellement mis en cause* », avoue ainsi le blogueur Koz.

Mais le mal est-il vraiment le mâle ? Les femmes convoquent au tribunal populaire des hommes – rarement nommés, il est vrai – pour des motifs parfois très graves, parfois très futiles. Les témoignages confondent allègrement ce qui relève de l’agression et ce qui relève du compliment. Le chiffre des 100 % des femmes agressées dans les transports manifeste cette confusion. « *Cent pour cent des femmes, sauf moi*», remarque Alice, parisienne de 32 ans. Tout dépend si on met dans la balance le « *Je voulais vous dire que vous étiez très jolie* » lancé par un inconnu avant de descendre de la rame de métro. Pour l’association Osez le féminisme, le harcèlement consiste en effet à « *commenter le physique des femmes, leurs habits, l’expression de leur sexualité sous couvert de compliments ou de rapports de séduction* ». Sans le savoir, Alice a donc été agressée... Mais ne songerait pas à s’en plaindre !

Cette nouvelle pudibonderie nous arrive des États-Unis, où les féministes radicales analysent les rapports entre les femmes et les hommes selon le paradigme de la lutte des classes. Ce féminisme « victimiste » vire à la misandrie sous l’influence de meneuses comme Andréa Dworkin, qui considère qu’aucune femme ne peut réellement consentir à une relation sexuelle avec un homme, dans une société patriarcale. Soit, selon elle, la nôtre, où le mariage lui-même est analysé comme un système « prostitutionnel ».

**La dissymétrie des désirs masculin et féminin**

Cette méfiance se diffuse dans la société. Au zinc d’un comptoir parisien, un samedi soir de septembre. Un jeune homme s’avance vers une femme seule, buvant sa bière, le téléphone à la main. « *Je crois que nous n’avons pas encore eu l’occasion de trinquer ?*», s’aventure l’audacieux. «*Et ça ne risque pas d’arriver*», répond brutalement la femme, en lui tournant le dos. Marc, qui nous raconte cet épisode, s’en revint dépité à sa table, avec un sentiment mêlé d’humiliation et d’agacement devant la pécore. Si son approche déplaisait, quel besoin avait-elle de se montrer agressive ? La « drague gentille », que l’on peut décliner avec un simple « *Non, merci*», n’est pas une agression, qui mérite une réaction violente.

Cependant, le malaise ne peut se réduire à l’influence de ces féministes radicales dont les thèses extrémistes ne rencontrent qu’un écho limité. Ce sont les relations entre les hommes et les femmes qui semblent aujourd’hui malades, à la suite d’une remise en cause des identités masculine et féminine. « *Les différences sont niées au nom de l’idéologie du même* », diagnostique Jean-Paul Mialet, psychiatre et auteur de *[Sex Aequo](http://www.famillechretienne.fr/livres/famille-couple-et-bien-etre/couple/sex-aequo-le-quiproquo-des-sexes-135427%22%20%5Co%20%22Sex%20aequo%20%3A%20le%20quiproquo%20des%20sexes%22%20%5Ct%20%22_blank)*. Ce déni rend impossible une analyse du problème, et aggrave la situation.

Les symptômes de cette indifférenciation sont la superposition de la sexualité masculine sur la sexualité féminine... et inversement. Aux uns, la société enjoint de renoncer à la virilité. Dans son récent *[Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes](http://www.laprocure.com/mythe-virilite-piege-pour-deux-sexes-olivia-gazale/9782221145012.html%22%20%5Co%20%22Le%20Mythe%20de%20la%20virilit%C3%A9.%20Un%20pi%C3%A8ge%20pour%20les%20deux%20sexes%22%20%5Ct%20%22_blank)*, le philosophe Olivia Gazalé accuse la virilité de contraindre l’homme à réprimer ses émotions et à cultiver le goût de la violence. En outre, la spécificité de son désir est niée. « *La société actuelle ne s’alarme pas de l’exaspération du désir masculin, en permanence sollicité par les médias comme par une mode féminine qui dévoile autant, et parfois même plus, qu’elle n’habille* », écrit Jean-Paul Mialet.

Aux femmes, elle promeut une façon de vivre la sexualité qui était traditionnellement celle des don Juan masculins. Les publicités du site Jadopteunmec.com traduit bien cette tendance à faire passer les relations amoureuses féminines du côté de la quantité (comme Don Juan qui comptait ses conquêtes) alors qu’elles étaient jusqu’ici perçues du côté de la qualité (sexe et amour vont de pair). Les journaux féminins, eux, proclament que l’application Tinder, qui permet à des inconnus d’entamer sur le champ des relations intimes, convient aux femmes. Pour voler le feu de la liberté, elles doivent conquérir la même sexualité que les libertins. Poussées par l’idéologie, pointe l’universitaire Claude Habib dans *La Galanterie française*, «*les femmes rechignent à se laisser adorer et ont hâte de passer à l’étape suivante* », parce que la dédramatisation de la « sexualité-loisir » est «*la clef d’une érotique égalitaire et libre* ».

Or, les désirs féminins et masculins sont structurellement dissymétriques. Jean-Paul Mialet a deux patients. Le premier, 82 ans, se sent vieillir. Mais lorsqu’il se promène en ville, il trouve toujours son bonheur à regarder les femmes. Le second, une femme qui a été très belle.«*Il y a quelque chose de plus pénible que de se faire siffler dans la rue. C’est de ne plus se faire siffler*», lui a-t-elle lancé. Pour Jean-Paul Mialet, c’est une évidence. La femme n’a pas le même désir que l’homme. Ce dernier a «*un désir plus impérieux*», ce qui ne signifie pas irrépressible, et est déclenché par des stimuli visuels. Le désir de la femme, lui, la porte davantage vers une personne que vers un corps. Mais ce constat est devenu inaudible. [Lors de la sortie de son livre, Jean-Paul Mialet](http://www.famillechretienne.fr/livres/famille-couple-et-bien-etre/couple/sex-aequo-le-quiproquo-des-sexes-135427%22%20%5Co%20%22Sex%20aequo%20%3A%20le%20quiproquo%20des%20sexes%22%20%5Ct%20%22_blank) a été surpris par le nombre de femmes qui sont venues lui dire qu’il s’était trompé, qu’elles aussi aimaient regarder de la pornographie, avoir des relations sexuelles sans sentiment.

Si tel était le cas, comment expliquer que les jeunes filles continuent à dévorer les livres de Jane Austen et les comédies sentimentales, s’interroge l’essayiste Gabrielle Cluzel, auteur d’*[Adieu Simone](http://www.famillechretienne.fr/livres/litterature/essais/adieu-simone-les-dernieres-heures-du-feminisme-190989%22%20%5Co%20%22Adieu%20Simone%20%3A%20les%20derni%C3%A8res%20heures%20du%20f%C3%A9minisme%22%20%5Ct%20%22_blank)*[?](http://www.famillechretienne.fr/livres/litterature/essais/adieu-simone-les-dernieres-heures-du-feminisme-190989%22%20%5Co%20%22Adieu%20Simone%20%3A%20les%20derni%C3%A8res%20heures%20du%20f%C3%A9minisme%22%20%5Ct%20%22_blank) En réalité, pour être excité, le désir féminin se passe plus difficilement d’une composante affective que le désir masculin. Qui, lui, a besoin d’être canalisé dans son impétuosité. « *Le désir masculin se heurte à la possibilité du refus féminin. Les femmes sont modératrices. C’est à elles de nous civiliser* », affirme Jean-Paul Mialet.

**La pornographie, modèle et source de violence**

La pornographie montre bien que, loin de domestiquer la sexualité masculine, notre époque la caricature en pulsion violente, voire destructrice. Elle véhicule une image d’un désir féminin masochiste et donne libre cours à une sexualité masculine qui, faute de rencontrer l’autre, s’exaspère dans des fantasmes violents. Ces fantasmes rejaillissent dans les relations réelles. « *Ce que la pornographie montre, c’est que lorsque les femmes disent “non”, elles veulent dire “oui”,*déplore le gynécologue Israël Nisand. *Ces documents fixent des normes, et construisent la sexualité des jeunes autour de l’idée qu’on peut forcer les femmes, puisque finalement, elles aimeront ça.*»

Le samedi 26 novembre, dans son plan de lutte contre les violences faites aux femmes, Emmanuel Macron a proposé de lutter contre l’exposition des collégiens à la pornographie. Cette proposition a fait réagir : elle serait infondée, ou moralisatrice... En réalité, au nom de la liberté sexuelle, érigée en but de la vie, notre société s’interdit de lutter contre la pornographie. Et elle promeut, comme borne pour humaniser le désir, le consentement mutuel. Homme et femme ne devraient s’engager dans une relation érotique qu’après avoir obtenu l’accord formulé de son partenaire. Mais ce modèle pose des problèmes considérables, et peut même accentuer celui de la violence sexuelle. Des affaires scandaleuses en témoignent. En novembre, un homme a été acquitté lors d’un procès pour viol sur une petite fille de 11 ans, car le non-consentement de la fillette n’était pas caractérisé.

Le cas n’est, malheureusement, pas isolé. Il se répète bien souvent sur un mode moins sensationnel. Comment, en effet, ne pas craindre que le consentement des jeunes filles soit biaisé, alors que la pression culturelle fait vivre comme une honte la virginité ou la continence ? Tout serait-il possible, dès lors que le fameux consentement aurait été posé ? Comment s’assurer de la solidité d’un consentement obtenu dans la hâte qui, aujourd’hui, «*fût-elle brouillonne, est un témoignage de l’intensité*» alors qu’« *à l’âge classique, la retenue masculine était signe de l’excès d’amour* » ?, écrit Claude Habib, dans *Galanterie française*.

Dans cette précipitation, l’art de décrypter des signes du consentement devient périlleux et source de toutes les ambiguïtés, voire de violences qui ne sont plus identifiées comme telles, souligne quant à elle Gabrielle Cluzel. La virulence des réactions à l’affaire Weinstein pourrait être ainsi interprétée comme un « retour du refoulé », une révolte inconsciente et éruptive des femmes contre une sexualité sans frein qui leur serait socialement imposée.

**L’ambiguïté du consentement**

Enfin, le consentement tel qu’il est présenté est assez irréaliste, car il ne veut rien savoir de la différence d’expression des désirs masculins et féminins. Le consentement amoureux n’a rien à voir avec le contrat qui prévaut dans les échanges économiques. La littérature témoigne pour sa part que lorsque les femmes opposent une résistance au désir masculin, ce n’est pas toujours un refus. C’est ce qu’analyse Claude Habib dans *Le Consentement amoureux* : « *Dans la résistance pleine d’émotion que les héroïnes de Rousseau opposent, le rôle déterminant revient à la pudeur, laquelle n’est pas étrangère au désir, tout au contraire. Elle n’est pas moins sexuelle que l’assaut auquel elle répond. C’est la raison pour laquelle la conduite pudique ne fait pas cesser le désir masculin. En profondeur, elle collabore avec lui.*»

Réparer la relation érotique dépend en réalité autant des femmes que des hommes. Si les hommes sont violents, écrit vertement Marivaux, « *c’est leur faute, aux femmes, et non pas la nôtre. C’est d’elles que l’amour reçoit ses mœurs, il devient ce qu’elles en font*». Il n’est évidemment pas question de rejeter sur elles la responsabilité des violences masculines. Mais en renonçant à la forme de leur désir, à cet absolutisme sentimental, en abandonnant le soin de la pureté des mœurs, les femmes ont diminué leur contrôle sur l’instinct de domination et le désir sans contrainte des hommes. En réalité, dans ce jeu de dupes, elles ont renoncé à leur pouvoir. Et si les femmes acceptaient de redevenir *« ce sexe qui nous gouverne*», comme l’écrivait Rousseau ? Pour le meilleur de l’homme, et non pour le pire.

Pauline Quillon